

mais rien n'y a fait, je suis resté un ignorant fieffé."

Après cet aveu, le brave marchand lança trois ou quatre bouffées de fumée qui allèrent se perdre au plafond et se mit à réfléchir. Au bout d'un instant, il me dit : " Tu connais Phirin F. du Petit-Bois, hein ? eh ! bien, écris-lui que son compte est payable à présent, que pour ça il m'apporte du foin que je lui paierai quatre piastres et demie du cent et une tinette de beurre de quarante livres que je lui paierai dix-huit sous. Dis-lui aussi que si sa femme a encore de la toile du pays, qu'elle m'en emporte vingt aunes que je lui paierai le prix des autres. J'oublie : je prendrai aussi quelques couples de poulets, s'ils sont bien gras ".

A ce moment-là, quelqu'un entre dans le magasin et mon homme me laisse seul au travail. Pour la première fois, je me trouvais en face de la réalité. Il fallait me tirer d'affaire sans le secours d'un maître ou d'un livre : une feuille de papier blanc, de l'encre, une plume et des idées à exprimer en français usuel, et voilà ! Mon embarras fut énorme. Je me troublai et ne put exprimer une seule phrase qui eut du bon sens. Jusque-là, j'avais écrit nombre de dictées sans faute ; aux examens j'avais remporté des prix d'analyse, et la grammaire élémentaire m'avait livré tous ses secrets. Malgré tout ce petit bagage grammatical, je ne savais par quel bout commencer ma lettre. Enfin, tout à la fois découragé et honteux, je profitai de l'éloignement du marchand pour me sauver à l'école, abandonnant cahier et plume. Ce matin-là, j'arrivai en retard à la classe et fus grondé par mon maître qui ne connut jamais ma mésaventure. Toute la journée je fus triste, faisant d'amères réflexions sur mon incapacité en matière épistolaire.

Depuis cette époque, j'ai parfaitement compris que l'enseignement du français ne consiste pas à faire apprendre la grammaire aux

enfants, à leur faire analyser des phrases, et à leur donner des dictées prises au hasard, mais bien à les faire parler, à les habituer à s'exprimer correctement par la parole et par l'écriture. La grammaire, l'analyse et les dictées n'en sont pas moins d'excellents exercices qui, s'ils sont donnés avec intelligence, contribuent dans une large mesure à l'enseignement de la langue maternelle. Ce sont les éléments indispensables d'un *tout unique*, les moyens nécessaires qui conduisent à un *but final* : LA RÉDACTION, c'est-à-dire l'art d'exprimer sa pensée avec correction, facilité et élégance même.

Je me rappelle avoir lu, il y a déjà assez longtemps, une anecdote pédagogique charmante se rapportant au sujet qui fait l'objet de cet article. Que l'on me permette de la citer ici en son entier :

— Il était une fois deux cousins germains, qui s'appelaient Paul Legros et Jean Léveillé ; ils avaient le même âge et ils habitaient des villages différents. Paul était à l'école chez M. Tardiveau ; le maître de Jean était M. Legay. Paul était fort souvent premier. M. Tardiveau disait de lui : " Cet élève me fait honneur ". Ses parents en étaient fiers.

Tous deux vinrent passer les vacances chez leur grand-père qui était meunier. " Eh bien, dit joyeusement le grand-père, a-t-on eu des prix ? — Moi, grand papa, dit Jean, non ! Mais c'est Paul, qui en a eu ! Trois premiers prix, ajouta Paul d'un air important : écriture, orthographe, analyse ; et puis, encore des seconds ". Le grand-père pensa : Paul est un peu vaniteux.

— Le lendemain, il dit aux enfants : Il y a souvent ici des lettres à écrire ; et mes pauvres yeux sont bien fatigués. Vous voilà déjà grands : c'est vous, mes enfants, qui écrirez pour moi ; vous serez mes petits secrétaires. Vous voyez cette jolie montre d'argent ? Elle sera pour celui qui fera le mieux. " Bonne affaire " ! se dit Paul en se frottant les mains.